

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 26 (1994)

Artikel: L'amour narcissique dans la mélancolie : le cadre a-temporel de l'image spéculaire

Autor: Lambotte, Marie-Claude

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'AMOUR NARCISSIQUE DANS LA MÉLANCOLIE

Le cadre a-temporel de l'image spéculaire

Les mécanismes psychiques de la mélancolie relèvent d'appareils paradoxaux parmi lesquels entre autres parallélismes: le sentiment du vide et le sentiment de l'activité idéative tout à la fois, la plainte envers l'inexorabilité du destin et la jouissance de la position d'exception qui s'ensuit, l'intensité de l'attachement à l'objet et l'intensité de la rupture qui lui succède aussitôt. Toutes figures contradictoires qui s'explicitent relativement à la spécificité du traitement mélancolique de la castration, celle d'une rhétorique de l'«affirmation de la négation», éminemment paradoxale elle aussi, qui précipite le sujet mélancolique dans une réalité nécessairement catastrophique. Sous l'égide du modèle de la catastrophe à laquelle ne peuvent que mener inévitablement les investissements par là même refusés de la réalité, c'est la nature du lien mélancolique à l'objet que nous allons tenter d'élucider, ce lien qui, de l'idéalisation première, fait verser l'objet aimé au rang des innombrables traîtres qui ne cessent d'allonger la liste des échecs amoureux. Freud avait déjà mentionné cette labilité du lien à l'objet propre au sujet mélancolique y décelant la nature narcissique de l'identification: «Il doit exister d'une part une forte fixation à l'objet d'amour, mais d'autre part et de façon contradictoire une faible résistance de l'investissement d'objet. Cette contradiction semble exiger, comme l'a judicieusement remarqué O. Rank, que le choix d'objet se soit produit sur une base narcissique, de sorte que l'investissement d'objet, si des difficultés s'élèvent contre lui, puisse régresser jusqu'au narcissisme»¹. Mais si le mécanisme de la substitution de l'identification narcissique à l'investissement d'amour apparaît comme un mécanisme bien repéré dans ce qu'on désigne dorénavant par le terme de «névrose narcissique» et dont la mélancolie

¹ S. Freud, «Deuil et mélancolie» (1917), in *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1969, pp. 158-159.

offre le paradigme majeur², on ne décèle cependant pas encore ce qui, dans la constellation des éléments originels constitutifs de la future organisation pathologique, a contribué à fixer le sujet mélancolique en cette phase de développement. C'est alors au-delà du seul repérage des symptômes et des mécanismes inconscients qui les suscitent, d'une autre visée qu'il s'agit, celle du «choix de la névrose» qui demande à ce qu'on s'abstraie de l'expérience clinique afin d'envisager des modèles formels aptes à retracer historiquement la formation dynamique d'une structure.

Le temps suspendu de la catastrophe

Dans cette vue, l'identification narcissique réactivée de manière compulsive par le sujet mélancolique nous semble devoir s'appréhender en un rapport étroit avec le contexte plus large duquel elle participe, à savoir celui que régit un temps suspendu, rendu immobile par les effets toujours à l'œuvre d'une catastrophe originelle, première construction métapsychologique qui occupe la place d'une représentation à jamais inaccessible au sujet. En effet, qu'est-ce que le «je ne suis rien» mélancolique, sinon la seule marque de l'identification possible à l'objet perdu, on devrait dire à l'objet disparu, celui-là même qui devait initier le sujet au champ du désir et qui, pour reprendre l'hypothèse suggérée par Lacan, «de son fait ou de quelque risque qu'il a couru dans l'aventure, a disparu», ne laissant à sa place que des remords. Et ceux-ci, loin de renvoyer à la culpabilité obsessionnelle de la dette, renverraient à la culpabilité mélancolique de *la faute* puisqu'il s'agirait, toujours selon Lacan, d'une disparition, d'un dénouement de

² Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre ouvrage: *Le Discours mélancolique. De la phénoménologie à la métapsychologie*, Paris, Anthropos, 1993, au cours duquel nous légitimons la classification freudienne de la mélancolie dans la catégorie des «névroses narcissiques» («Névroses et psychoses», 1924), en cela donc distincte de la catégorie des psychoses, et en particulier de la psychose maniaco-dépressive. Lacan lui-même, dans le Séminaire VIII: *Le Transfert* (1960-61), différencie la mélancolie de la dépression et rattache le discours mélancolique au domaine du symbolique (chap. XXVII, Paris, Le Seuil, 1991).

l'ordre du « suicide de l'objet »³. La notion de faute mélancolique relèverait ainsi plus du registre de l'être exprimé par le « je ne suis rien », que du registre de l'avoir exprimé par le « je suis ruiné » dans la mesure où l'identification symbolique semble s'être opérée sur la trace de la disparition de l'autre, sur ce qui, de l'autre, a contribué tout de même à constituer un reste. Le « je ne suis rien » indique que le sujet aurait pu être autre chose ou bien encore qu'il n'est rien par rapport à autre chose ; toute l'ambiguïté de cette expression réside dans la fonction du « ne » explétif dont la place aléatoire peut facilement se trouver bifurquée par l'affirmation, cette fois, du « je suis rien ». Et « n'être rien », c'est, bien entendu, n'être pas rien... C'est dire que le « rien » remplit la fonction de *signifiant*, inscrivant le sujet mélancolique dans la catégorie du symbolique avec ceci de tout à fait particulier qu'il réduit la réalité aux failles mêmes qui la constituent et que le mélancolique ne cesse de vouloir traquer. Se précipiter là où la réalité témoigne de son insuffisance au regard du vécu de catastrophe qui conduit le sujet mélancolique à manquer perpétuellement son objectif, autrement dit, faire en sorte de souligner dans la réalité ce qui la place nécessairement en deçà de toute réponse au désir et anticiper par là même l'inéluctable répétition de la catastrophe à laquelle mènerait le moindre de ses investissements, telle se présente la forme de *néguvisme* particulière que soutient l'attitude mélancolique. Les choses de la réalité ne s'en trouvent pas déniées pour autant ; le sujet mélancolique dénie seulement l'intérêt qu'elles pourraient revêtir pour lui, comme s'il n'avait décidément rien à faire avec elles sous peine de revivre l'expérience traumatique de la brusque désertion de l'autre. Or, c'est dans cet univers de défiance cerné par la hantise de la répétition de la catastrophe originelle, que surgit l'éblouissement amoureux, sitôt appelé à confirmer les craintes du sujet et à lui faire regretter sa réserve. *J'ai encore été trahi(e), trompé(e) ; j'aurais dû m'en douter ; et de toute façon, c'est toujours comme cela*, etc. L'idéalisation amoureuse cède au ravalement agressif de l'objet et le temps passé de la catastrophe remplit son œuvre en barrant l'avenir et en suspendant le présent dans une immobilité défensive.

³ J. Lacan, le Séminaire VIII: *Le Transfert* (1960-61), *op. cit.*, p. 459.

La question du temps dans la mélancolie, à la différence de la dépression, ne s'évalue pas, ne se découpe pas. Certes, l'on peut toujours tenter de la cerner à travers une série de protocoles d'expérience dont les items supporteront les marques mesurables du ralentissement psychomoteur. Mais ces observations demandent précisément de recourir à des montages artificiels pour saisir un temps auquel le discours du sujet mélancolique reste radicalement étranger. *Je ne me souviens plus, j'ai toujours été comme ça, j'ai dû naître sous une mauvaise étoile...* Et cet effet de catastrophe duquel semble relever la naissance du sujet, fait en sorte que les trois temps du passé, du présent et du futur, se trouvent confondus en l'éternité d'un instant suspensif. On connaît les études phénoménologiques classiques des années 1930 qui traitent de l'arrêt du temps chez le sujet mélancolique⁴. Si pertinentes qu'en soient les descriptions, elles n'indiquent pas pour autant la source de cette défaillance sensible, sinon dans les conséquences d'un événement traumatique, comme la perte d'un être cher ou l'effondrement d'un projet. Or, l'on sait que l'événement seul ne peut occulter la cause originelle de la mélancolie dont le déclenchement ramène, comme l'écrit K. Abraham, aux avatars de l'organisation psychique du sujet, dans la répétition d'un événement traumatique initial: «Nous apprenons alors régulièrement que le motif de la maladie actuelle n'a pu être pathogène que dans la mesure où il a été vécu, saisi et valorisé par l'inconscient du malade comme une *répétition** de l'événement traumatique initial»⁵. C'est donc bien ce dernier qui imprime à l'argument du sujet mélancolique sa forme circulaire dans l'expression lancinante du *j'ai toujours été comme ça*, sous-

⁴ Pour mémoire, et entre autres références parmi lesquelles, bien évidemment, *Le Temps vécu* d'E. Minkowski, Paris, coll. «L'Évolution psychiatrique», 1933, on citera les deux articles suivants: E. Straus, «Das Zeiterlebnis in der endogenen Depression und die der psychopathischen Verstimmung», *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, 1928, 68 et V. E. v. Gebattel, «Zeitbezogenes Zwangsdanken in der Melancholie», *Der Nervenarzt*, 1928, I, 5.

* Mot souligné dans le texte.

⁵ K. Abraham, «Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux» (1924) in *Œuvres complètes 2: Le Développement de la libido*, trad. I. Barande et E. Grin, Paris, Payot, 1977, p. 281.

entendu: *et ça ne peut que continuer comme ça*. Cela fut, donc c'est et ce sera. Cette logique de la nécessité rejoint étonnamment la logique ancienne des Mégariques qui refusait d'anticiper la validité des propositions *de futuro* contradictoires, prétextant qu'on devait considérer comme vraie de toute éternité une proposition parvenue à réalisation. En d'autres termes, une proposition enfin réalisée ne pouvait être seulement possible avant même son effectivité; elle était vraie de tout temps, et dire par exemple que Scipion mourra assassiné, c'était dire avant même l'événement, une chose aussi nécessaire que Scipion mourra, puisque, en effet, Scipion est mort assassiné. Dans un tel type de raisonnement, la proposition qui ne s'est pas réalisée était nécessairement impossible, puisqu'elle n'aurait pu être impossible avant l'événement pour le devenir après. Ce qui est vrai, selon les Mégariques, est éternellement vrai et ce qui est faux est éternellement faux; tout se trouve déterminé de toute éternité si bien que tout se range *a priori* dans les catégories du nécessaire ou de l'impossible, et qu'il n'existe pas de passage qu'occuperait le devenir⁶. On connaît la critique aristotélicienne d'une telle forme de pensée qui consiste, d'après le philosophe, à confondre la logique formelle avec la logique réelle ou bien encore la «chose en puissance» avec la «chose en acte». Mais l'intérêt d'une telle exposition réside en la mise en exergue d'un raisonnement circulaire et d'une figure cyclique du temps qui témoignent tous deux des effets du traumatisme originaire dans l'inhibition généralisée du sujet mélancolique. La conjonction des temps livre ce dernier aux résonances d'un passé sans origine, passé mythique en l'occurrence, puisqu'il ne peut se confondre avec l'événement; aussi bien le présent s'en trouve-t-il entièrement désinvesti, et le futur entièrement nié.

⁶ Pour un plus ample commentaire de la logique des Mégariques, nous renvoyons le lecteur à notre article: «La fonction catastrophique du destin dans la mélancolie», paru dans *Psychanalyse à l'Université*, n° 60, t. 15, oct. 1990, ainsi qu'au chapitre XX de notre ouvrage cité ci-dessus.

La fonction du cadre narcissique

La confusion des trois temps va donc de pair avec l'état de désaffection (inhibition généralisée) et avec le comportement négativiste qui caractérisent habituellement le sujet mélancolique, et elle renvoie nécessairement à l'hypothèse métapsychologique d'un traumatisme originaire que confirme, dans un effet d'après coup, la position particulière du sujet vis-à-vis de la réalité. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, plus que la simple négation de la réalité sur le mode symbolique grammatical du névrosé, le sujet mélancolique dément que la réalité puisse le concerner en quoi que ce soit, autrement dit dément que les choses puissent avoir quelque intérêt pour lui. Il s'agirait en somme, si l'on adopte le terme de «déli» pour traduire la *Verleugnung* freudienne, d'un *déli d'intention*, au sens où le mélancolique, sans pour autant nier l'existence des choses et le fait qu'elles puissent s'appliquer aux autres, dénie qu'elles puissent lui convenir en quoi que ce soit, et réciproquement. *Je sais que vous allez dire des choses fort justes*, dit-il à son analyste; *c'est très bien pour les autres, mais pour moi, ça ne marchera pas — je sais déjà*. Cette position d'exception revendiquée par le sujet ne peut évidemment se tenir sans qu'un plaisir implicite, issu de l'érotisation de l'autodestruction, n'en vienne permettre la répétition; et la détention anticipée de la vérité ainsi proclamée s'inscrit bien dans la trace du traumatisme primaire dont les conséquences immaîtrisables n'ont pu trouver à s'exprimer qu'en termes de destin et de fatalité. Comment dès lors considérer ce traumatisme qui, à travers la suspension du temps, ne se laisse entrevoir que sur fond de perte et de désaffection? La cruauté du surmoi et la trop grande proximité de la vérité, si souvent évoquées depuis «Deuil et mélancolie», indiquent sans doute ce qui, dans le rapport à l'autre, a écarté le sujet mélancolique de l'illusion moïque, autrement dit de l'illusion d'identité qui introduit l'individu dans la dynamique du désir et de la demande. Pour le mélancolique, tout paraît à l'origine déjà joué; la fixité du temps, ou mieux, sa continuité atone, n'offre plus qu'un paysage nivelé, sans relief, que seul un passage à l'acte du sujet, appelé à trouver cette toile incolore, parviendrait à ranimer. Et sans doute, serait-ce bien ici la disposition topographique dans

laquelle évolue le sujet mélancolique: celle d'un espace «blanc», délimité par un cadre rigide dont la fonction pernicieuse serait de faire croire qu'il cache derrière lui la chose essentielle. Aussi bien, face à une réalité dévitalisée, le sujet mélancolique s'essaie-t-il vainement à saisir ce qui rendrait compte de la «véritable réalité» des choses par delà cette neutralité qui les recouvre comme d'un voile. On penserait volontiers à certains tableaux hollandais du XVII^e siècle pour lesquels la lumière semble provenir de derrière la toile pour illuminer la scène ou bien encore à ceux du XVIII^e qui, dans le prolongement du siècle précédent, font irradier de la nudité des corps une couleur dorée. D'où provient la lumière lorsque la portée des ombres se refuse à l'indiquer et que la toile elle-même devient source d'irradiation? L'interprétation psychanalytique considérerait alors la brillance du tableau comme le jeu des marques de jouissance de l'artiste, comme la manière propre à ce dernier de s'approprier l'intention du paysage ou l'intention du motif. Mais si l'artiste choisit lui-même les indices de rayonnement du motif et organise ceux-ci selon sa matrice perceptive singulière, le mélancolique, par contre, vise une lumière absolue qui se tiendrait derrière les choses et dont la réalité ne figurerait qu'une réplique parfaitement plate. Que cherchons-nous à travers ces évocations sinon à dégager cette visée mélancolique de l'absolue vérité/identité dont les investissements de la réalité ne peuvent rendre compte, excepté précisément ces moments passionnels éminemment pathologiques au cours desquels le sujet mélancolique trouve à s'«éclairer» des traits de l'autre comme d'une trouée dans le tableau.

Le modèle lacanien du miroir, dans le prolongement de la catastrophe originelle à laquelle répondit dans l'immédiateté de la sidération un système défensif primaire qu'on aura reconnu à travers le négativisme systématisé du sujet mélancolique, se présente comme une expérience incomplète, tronquée, celle de la constitution d'une image spéculaire aux contours incertains, entièrement appendue aux traits de l'autre, figure tutélaire rigide et toute-puissante⁷. Le sujet mélancolique reste

⁷ Cf. notre ouvrage dont la deuxième partie renvoie à la problématique préspéculaire du sujet mélancolique et la troisième partie à la spécificité de son négativisme.

constamment sous le regard scrutateur de l'autre, cet autre qui le juge et l'apprécie au point de lui interdire ses propres traits en leur substituant une configuration idéale tellement inaccessible que le sujet ne peut que se considérer à nouveau comme rien face à un modèle qu'il vénère et qu'il redoute tout à la fois. Qu'on envisage par exemple l'*imago* maternelle qui, dans cette hypothèse de la désertion catastrophique de l'autre au moment de l'initiation du sujet à l'échange intersubjectif, se serait constituée des marques de carence du désir maternel lui-même. Nombre de patients décrivent ainsi des rêves dans lesquels ils quêtent anxieusement le regard de leur mère, cependant que celui-ci reste perdu au loin, accroché à une vision insaisissable. Dès lors, l'image visuelle du miroir demeure, elle aussi, insaisissable pour le sujet mélancolique, faute d'une intention et d'un désir qui lui auraient permis de s'approprier ses propres traits reconnus par l'érotisation d'un regard. Au contraire, traversé par le regard de l'autre maternel au bénéfice d'un ailleurs mythique, le sujet mélancolique n'a pu s'identifier à une image singulière et s'est trouvé rivé à ce modèle archaïque que représente l'*imago* maternelle dans un lien de dépendance vitale. En effet, en termes métapsychologiques, l'idéal du moi — référence symbolique — appelé à régler l'accommodation du sujet sur l'image réelle (celle que l'on porte en soi) qui supporte le moi idéal — référence imaginaire — demeure délibérément extérieur, tout en offrant malgré tout au sujet le seul cadre possible d'investissement de la scène du monde⁸. Or, de ce modèle trop exigeant et trop encombrant, le sujet mélancolique ne peut se libérer qu'en le projetant sur autrui qui devient ainsi le précieux garant de sa pseudo-identité. On comprend donc le drame que revit périodiquement le sujet mélancolique lors des ruptures successives que ne manque pas de comporter un tel type de relation. Il ne lui est pas possible, en effet, de tolérer de la part de l'autre la moindre défaillance au regard du

⁸ Le modèle auquel nous nous référons ici est celui de l'insertion de l'Autre symbolique dans le prolongement du stade du miroir et que Lacan expose d'un point de vue métaphorique dans le schéma dit «du bouquet renversé» aussi bien exposé dans le Séminaire I: *Les Ecrits techniques de Freud* (1953-54) que dans la «Remarque sur le rapport de Daniel Lagache» (1961) ou bien encore dans le Séminaire X: *L'Angoisse* (1962-63).

modèle idéal qu'il lui a fait endosser malgré lui; et le rapport amoureux, narcissique du fait de la projection sur l'autre des traits idéaux qui soutiennent son identité, défie la faillibilité de l'autre afin de conforter le sujet mélancolique dans sa croyance au tout ou rien, au tout de l'objet idéalisé comme au rien de sa propre identité.

Dans cette problématique, il ne s'agit donc pas pour le sujet mélancolique, à la différence du sujet dépressif, de la qualité même de l'image de soi au sens où celle-ci aurait pâti de l'intention plus ou moins bienveillante d'un premier regard qui aurait marqué le corps du sujet des cernes spécifiques de la reconnaissance singulière. Bien plutôt s'agit-il pour le sujet mélancolique du statut même accordé à l'être quand on comprend que ce dernier ne tient qu'en référence au *cadre* rigide de l'idéal du moi aux dépens d'une vacillation perpétuelle du moi idéal, et que le seul mode de relation apte à se conformer à une telle organisation reste celui de l'identification projective grâce à laquelle le sujet fait porter à l'autre le poids de sa propre identité. Ainsi idéalisé, le partenaire du sujet mélancolique ne peut que soutenir malgré lui l'identité défaillante de celui qui s'est tout entier rivé à ses traits comme à un double, un double qui figurerait l'instance idéale d'un moi par trop dépourvu de libido narcissique. «C'est une image réelle que nous appelons i(a), moi idéal, écrit Lacan dans le Séminaire X: *L'Angoisse*; le moi idéal, cette fonction par où le moi est constitué par la série des identifications à quoi? A certains objets, ceux à propos de qui Freud nous propose dans *Das Ich und das Es*, essentiellement l'ambiguïté de l'identification et de l'amour»⁹. On sait, avec Freud et K. Abraham, que les premiers objets d'amour se constituent nécessairement sur un processus d'identification et que celui-ci se confond dans les premiers temps du nourrissage avec l'activité de dévoration et, par là même, de destruction de l'objet. Aussi bien certains sujets resteront-ils fixés à ce stade oral cannibalique annihilant l'objet sous l'emprise d'une toute-puissance narcissique infantile. Et cette même version du sujet narcissique dévorant s'inversera ultérieurement chaque fois que le sujet tombera

⁹ J. Lacan, Séminaire X: *L'Angoisse* (1962-63), séance du 23 janvier 1963, non publié.

sous le charme de l'autre, à savoir chaque fois que ses propres traits trouveront à se confondre avec ceux de l'autre dans une idéalisation qui, cette fois, contribuera dangereusement à ranger le sujet sous la dépendance de son partenaire. Nous ne faisons qu'évoquer ici la métapsychologie de la passion amoureuse maintes fois reprise par Freud et qui consiste pour le sujet à placer l'autre en lieu et place de son idéal du moi. Et l'étude de la mélancolie mène plus loin qui met au jour l'organisation psychique de tels «types amoureux» lorsque l'expérience se répète et s'accompagne des effets dramatiques qu'on connaît. En effet, placer l'autre en lieu et place de l'idéal du moi, c'est bien l'introjeter aux dépens du moi ou bien en faire l'arrimage extérieur de l'instance idéale; dans les deux cas, le moi du sujet s'efface au profit de l'idéal pour témoigner d'une problématique mélancolique au cours de laquelle le moi se libérerait de l'objet perdu mythique en parvenant à personnifier son instance idéale qui jusque-là se satisfaisait d'une existence exclusivement formelle.

Ainsi donc, les attachements passionnels du sujet mélancolique indiqueraient, dans leur peu de résistance que soulignait Freud, les efforts velléitaires d'un moi pour se défaire de l'objet d'amour, et cela sur un mode qu'on tendrait, dès lors, à rapprocher de la phase maniaque, du moins d'une figure précaire de triomphe du moi. On s'accorde généralement à reconnaître dans la figure de l'amour-passion des états mélancoliques susceptibles de caractériser ce qu'on désigne d'une manière trop peu explicite sous les termes de «personnalité narcissique». Sans doute pense-t-on alors à cette fixation au stade oral cannibalique évoquée plus haut, et que traduisent bien souvent des sentiments d'abandon répétitifs chez les sujets concernés. Or, nous dirions pour conclure que si la relation amoureuse passionnelle, à travers les «états mélancoliques» auxquels elle dispose les partenaires, se rapproche de très près du mécanisme de la mélancolie, elle en diffère toutefois, d'un point de vue métapsychologique, si l'on veut bien considérer la relation passionnelle comme une relation ponctuelle dans l'histoire du sujet. En effet, et relativement au «choix de la névrose» que nous avons posé à titre de question principale dans notre introduction, l'objet perdu du sujet mélancolique serait l'objet mythique de la catastrophe origi-

nelle, seul capable de déclencher par sa disparition suicidaire, un mode de défense très primaire non dépourvu de jouissance et de léguer une faute que la référence au destin permet d'exprimer dans la série des reproches et des humiliations que s'adresse à lui-même le sujet. Aussi bien la rencontre passionnelle dans un tel contexte psychique offrirait-elle la possibilité au sujet de concrétiser, autrement dit de doter enfin cet objet mythique de traits et d'affects singuliers dans une personnification dont l'intérêt pour le sujet reste, bien entendu, très supérieur à ce que peut représenter l'objet dans son originalité. Victime d'un pur processus, l'objet, dès lors, ne consiste qu'en un support pour peu que certains de ses traits aient prêté main forte aux lambeaux d'identité dont bénéficie encore le sujet mélancolique. Et l'objet remplit ainsi pour le mélancolique la fonction du cadre qu'occupait l'instance idéale du moi sur le mode formel et froid qui présidait au premier regard maternel; mais cette fois et grâce à l'objet, l'idéal du moi a condescendu à se parer des affects de l'autre, pour un court instant, certes, mais qui fait regagner au sujet mélancolique la scène du monde et le fait comme vivre par procuration.

Victime de la désertion du désir au lieu de l'autre, et ce en un moment de nécessaire reconstruction métapsychologique dont rendront compte ensuite dans la réalité les nombreuses ruptures qu'il finit par provoquer, le sujet mélancolique continue de «vivre» sous le coup d'une catastrophe, dans la suspension d'un temps dont l'origine relève de l'hébétude et de la sidération. Aussi bien, et à la différence du sujet dépressif, ne peut-il attribuer à son état une cause symptomatique ou événementielle quelconque; depuis toujours il sait la vérité, depuis toujours il porte le poids d'une faute mortelle impossible à réparer puisqu'il incombe au destin de la lui avoir apprise. Et si la vérité dénonce l'inaccessibilité de l'autre dans les effets d'une trahison inévitable, de même que dans les effets de leurre d'une identité supposée du sujet, elle ne devient mortifère que par la trop grande précocité de son dévoilement, lorsqu'elle laisse le sujet devant le cadre d'un miroir où ne peut, de ce fait, se dessiner aucune image. Double temporalité donc, pour le sujet mélancolique, qui surgit dans la métapsychologie du *trauma* sous les auspices d'une vérité trop précoce et, par conséquent, inexprimable, et dans la phénoménologie de

l'inhibition généralisée à laquelle le temps suspendu prête une résonance «blanche». Sous l'emprise du destin dont la fonction rejoint celle du surmoi mythique des temps primitifs, et qui, de surcroît, maintient le discours mélancolique dans le symbolique — à la différence, cette fois, du discours psychotique —, le sujet mélancolique traverse donc le temps indéfini de l'«anesthésie psychique», déniaut au principe même de la réalité tout autre investissement que celui susceptible de répéter la catastrophe originelle, à moins qu'il ne parvienne à participer des affects de l'autre dans la précipitation d'une confusion des traits spéculaires idéaux.

Marie-Claude Lambotte
Université Paris XIII